

Imagine un dragon

Petit exercice de philosophie et de rationalité élargie pour tenter de sortir de l'impasse écocide.

Les dragons, ça n'existe pas. C'est le titre d'un classique de la littérature pour enfants qui raconte l'histoire d'un petit garçon découvrant dans sa chambre un dragon sympathique. Ses parents n'y croient pas. « Les dragons, ça n'existe pas », déclare péremptoirement la mère.

Comment faire alors avec ce qui n'existe pas ? Le dragon grandit et fait toutes sortes de choses interdites. Mais, puisque les dragons n'existent pas, les parents ne peuvent affronter les embarras de plus en plus fréquents que le dragon cause à la petite famille. Bientôt, le dragon, devenu trop grand pour la maison, l'emporte sur son dos en suivant la camionnette du boulanger, attiré par l'odeur du pain. De retour de son travail, le père suit la maison à la trace et la retrouve après quelques péripéties. Une réunion de famille est alors organisée.

Et on discute enfin du problème ! La mère finit par conclure que, peut-être, après tout, les dragons existent. Dès ce moment, le dragon commence à diminuer et les difficultés qu'il pose suivent le même chemin. Pourquoi était-il donc devenu si énorme ?, demande la mère.

La leçon de cette histoire pour enfants est celle-ci : les problèmes niés grossissent, jusqu'à devenir proprement ingérables.

La crise écologique de la raison

Quel serait le dragon dont nous nions l'existence ? « Ce dragon habite la rupture que nous avons créée entre le monde et notre imagination. Nous savons d'expérience que cette rupture n'est pas viable, mais nous refusons de reconnaître son existence car cela nous obligerait à remettre en cause la rationalité scientifique conventionnelle »¹. Aux yeux de l'anthropologue Tim Ingold, le dragon nié n'est pas la crise écologique en soi, mais le rapport appauvri au monde que la rationalité scientifique « classique » induit et qui en est l'une des sources profondes. C'est aujourd'hui une conviction assumée d'anthropologues et de philosophes comme

lui ou Philippe Descola, Val Plumwood et Caroline Merchant : le rapport au monde qu'entretient cette rationalité est l'un des facteurs clés à interroger dans la crise environnementale.

Pourquoi ? Parce que la science telle qu'on la conçoit classiquement, et surtout telle qu'on l'apprend tous à l'école², impose un rapport au monde où ce dernier est un « objet » distant, analysable, dissécable et ce savoir est conçu comme un résultat absolu présenté en dehors de ses conditions réelles de production (historiques, socio-politiques). La formule de Descartes est régulièrement citée pour signaler le lien entre ces sciences modernes de la nature et l'exploitation de celle-ci : l'homme peut devenir « maître et possesseur de la nature »³. Comme le souligne Kant cette fois, cette période moderne détermine en effet un rapport utilitaire au monde : « Dans la création tout entière, tout ce que l'on veut, et ce sur quoi on a quelque pouvoir, peut aussi être employé simplement comme moyen ; l'homme seul (...) est fin en soi-même. »⁴

De quelle raison et de quelle science peut-on alors se prévaloir, si les nôtres nous empêchent de corriger notre trajectoire écocide ?

Perdre la tête ?

Quand on situe la racine d'un problème aussi conséquent que la destruction de la vie sur Terre dans un type de rationalité qui nous est aussi imposé comme seul légitime dès nos premiers apprentissages, comment avancer sans se couper la tête ? En réalité, on ne doit surtout pas se couper la tête, mais plutôt au contraire la faire tenir mieux sur le corps ! Pour soigner la couture et déployer une rationalité élargie, voici cinq thématiques et les questionnements qu'elles induisent :

- La situation : dans quelle situation suis-je personnellement (dans quel état de mon corps et de mes émotions, dans quelle situation sociale, culturelle et économique), mais aussi, plus largement : dans quelle situation sommes-nous historiquement et géographiquement ? En quoi cela affecte-t-il ce que nous voyons, ce qui compte pour nous, ce qui nous paraît vrai ou évident ? Qu'est-ce qui diffère dans la situation de telle autre société, ailleurs dans le monde ou de tel autre vivant non humain ? Comment tenir compte de ces différences de situation ?

- L'invisible : à quoi est-ce que je/notre société ne prête pas attention ? Qu'est-ce que nous ne voyons

pas ? Qu'est-ce que d'autres voient ? Cette question est liée à celle de l'importance : qu'est-ce qui compte pour d'autres, que nous ne percevons même pas ? Cette question est éminemment politique, mais elle concerne aussi la production des savoirs scientifiques : quels savoirs, quels objets de recherche, quelles problématiques, comptent/ne comptent pas ?

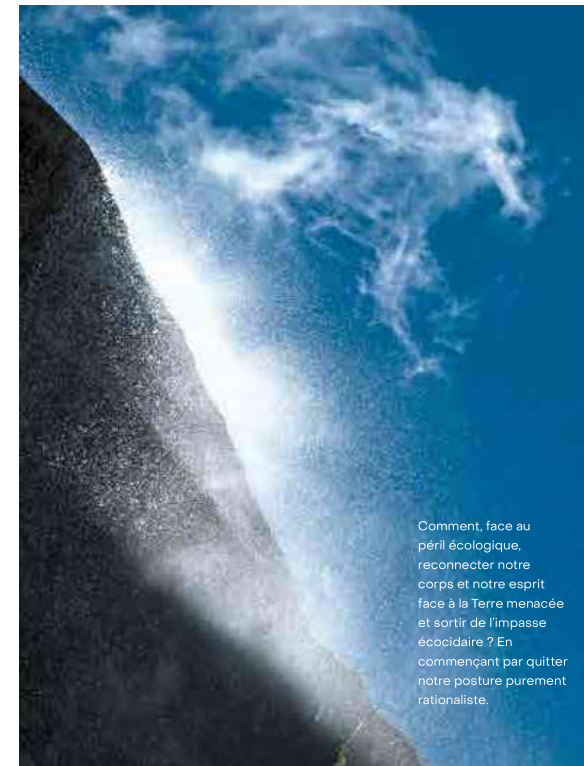
Le processus : de quel processus est issu ce qui existe tel qu'il existe, cette vérité scientifique, ce désir qui m'habite, ce fait « objectif », cet objet ? Dans cette rationalité élargie, le travail et notre vie en général ne peuvent être gouvernés seulement par des objectifs que nous cherchons à rencontrer par les moyens les plus efficaces. Les désirs ne peuvent s'imposer comme source non questionnée de nos choix et de nos actes car ils sont eux aussi le fruit d'un processus qui mérite d'être mis au jour et questionné. Ce réflexe est central pour décider par exemple de ce que nous consommons.

- Les relations : quelles relations lions-nous avec le monde qui nous entoure et les autres vivants humains et non-humains ? Pouvons-nous répertorier et nommer les qualités de ces relations ? Et développer à leur sujet une exigence éthique : quels types de relations faudrait-il favoriser parce qu'elles sont plus riches ? Comment s'y prendre ? Quels types de relations sont pauvres, stériles, voire toxiques ? Comment les minorer ? La question des relations est aussi celle des dépendances. Quelles sont nos dépendances cachées, souhaitables ou non ? Comment mieux tenir compte et préserver ce dont la qualité de notre existence dépend (voire notre survie même) ? Quelles sont les dépendances qu'il ne faut pas entretenir ?

- Les concepts et leur architecture : les tendances à polariser le réel par couple d'opposés (rêve/imaginaire et réalité, nature et culture, etc.) ne sont pas des outils neutres. L'opposition du rêve et de la réalité nous a conduits à disqualifier la rêverie (surtout à l'école où elle est identifiée à de l'inattention - ce qui est aberrant : rêver, c'est être profondément attentif, mais à autre chose que ce qui est désigné comme l'essentiel dans cette institution !). Disqualifier, c'est ne pas comprendre.

Opposer les poètes et les ingénieurs, comme l'a fait récemment G.L. Bouchez, le président du MR, c'est entretenir cette rationalité écocide, c'est nier l'existence des dragons. Nous pourrions ainsi observer le potentiel poétique de l'ingénieur et là où le poète

PHILOCITÉ
Par Gaëlle Jeanmart,
philosophe, maître
de conférence à
l'Université de
Liège, auteure de
*Comment devenir
un philosophe grec*
(PUF, 2023)
www.philocite.eu



Comment, face au péril écologique, reconnecter notre corps et notre esprit face à la Terre menacée et sortir de l'impasse écocide ? En commençant par quitter notre posture purement rationaliste.

pourrait voir clair sur le réel qui nous entoure, et proposer des solutions pour sortir de l'impasse écocide dans laquelle nous risquerions bien sinon de rester embourbés. —

1. Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, p. 483.
2. C'est aujourd'hui un enjeu éducatif central : apprendre autrement la science/apprendre une autre science, pourtant largement délaissé au profit d'une éducation des jeunes centrée sur des gestes écologiques.
3. Cf. *Discours de la méthode*, sixième partie.
4. Cf. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, première section.